

La foule, sortant de l'église à la suite des mariés, l'avait entraîné jusque-là sans qu'il en eût conscience.

La voiture de gala du vicomte de Grandlieu s'éloignait au trot relevé de son splendide attelage, emportant le vieillard et sa jeune femme ; les équipages des invités prenaient la file, et les valets de pied menaient grand tapage en refermant les portières.

André, dans la situation d'esprit d'un homme éveillé brusquement après un sommeil plein de trouble, et qui n'a pas encore eu le temps de rétablir l'équilibre dans ses pensées, alla rejoindre ses chevaux et son groom, se mit en selle, puis, entraîné par la force de l'habitude, se dirigea vers la rue du Faubourg-Saint-Honoré, et ne tarda point à ralentir machinalement le pas de sa monture en face de l'hôtel de Grandlieu.

L'immense porte cochère était ouverte ; cinq ou six voitures stationnaient au fond de la cour.

Le vicomte, fidèle aux vieux usages, ne jugeait point à propos d'aller passer sa lune de miel dans ses terres ou dans quelque appartement d'auberge, et donnait un grand déjeuner à un certain nombre d'amis intimes.

— Mariée !... murmura le jeune homme, elle est mariée !... et à ce vieillard !

Il gagna l'avenue des Champs-Élysées et mit son cheval au galop, en répétant d'une voix sourde, entre ses dents serrées :

— Mariée !... Elle est mariée !...

Mais tout à coup, comme il avait déjà dépassé l'Arc de Triomphe et parcouru plus des trois quarts de l'avenue de l'Impératrice, l'expression de sa physionomie changea, son visage se détendit en quelque sorte.

— Eh bien ! après tout, que me fait cela ? se demanda-t-il. Suis-je un fou, pour me préoccuper ainsi de choses qui, par aucun point, ne peuvent et ne doivent me toucher ? Entre moi et Germaine de Randal, aujourd'hui vicomtesse de Grandlieu, quel rapport ?... Elle ignore même mon existence !... Pas une seule fois son calme regard n'a croisé mon regard ardent ! Avais-je la prétention ridicule qu'un amour insensé pourrait à la longue me créer des droits ?... Cette jeune fille, un jour ou l'autre, ne devait-elle pas se marier ?... Pourquoi mon absurde émotion, parce qu'un mariage inévitable frappe mes yeux à l'improviste ?... Je n'attendais rien. Un abîme me séparait de mademoiselle de Randal... Celui qui me sépare de madame de Grandlieu n'est pas plus profond... Il l'est moins peut-être...

Les paroles murmurées par les jeunes gens sous le porche de l'église, quand M. de San-Rémo ne savait pas encore quels étaient les mariés, lui revinrent soudainement à l'esprit...

— C'est au vicomte de Grandlieu, désormais, de veiller sur son trésor... On a le droit de chercher à le lui ravir... Tant pis pour lui s'il le garde mal !...

Nous ne prétendons point que ce raisonnement fût moral. Nous confessons même volontiers sa trop complète immoralité, mais quatre-vingt-quinze hommes sur cent raisonnent invariablement de cette façon, et André de San-Rémo, abandonné sans guide au milieu de la corruption parisienne, pouvait-il faire exception à la règle générale ?...

A partir de ce moment il eut une idée fixe, celle de trouver un moyen de se faire présenter à M. de Grandlieu.

Mais nous savons déjà que, par suite du malheur de sa position ambiguë et presque suspecte, André n'avait qu'un nombre très limité de relations dans le monde sérieux et aristocratique, et d'un autre côté il nous paraît à peu près superflu d'affirmer que M. de Grandlieu se montrait infiniment sévère sur le chapitre des admissions.

Cependant, à force de patientes démarches et d'habiletés diplomatiques, le jeune marquis aurait réussi peut-être à créer un trait d'union entre le vicomte et lui, quand arriva la catastrophe qui nous est connue.

Nous voulons parler de la cessation soudaine du paiement de la pension. André se trouvant ainsi sous le coup des difficultés les plus humiliantes qui soient au monde, celles qui résultent des embarras d'argent inattendus et inextricables,

no renonça point au romanesque amour qui maintenant plongeait au plus profond de son cœur d'indestructibles racines, mais il mit de côté le vague espoir qui ne reposait sur rien, que rien ne justifiait et qui jusque-lors l'avait soutenu.

Nous savons déjà que les embarras d'argent suivirent une marche ascendante, et nous connaissons le dénouement tragique que l'intervention de M. de Croix-Dieu avait seule empêché d'aboutir.

Cette intervention si à-propos venue modifiait d'une façon complète et favorable en apparence la situation d'André.

Le jeune homme, au moment précis où tout s'effondrait autour de lui, trouvait un riche protecteur, s'éprenant à son endroit d'une tendresse vraiment paternelle, payait ses dettes, mettait à sa disposition un coffre-fort inépuisable, le rattachait à la vie en faisant miroiter devant ses yeux des horizons magiques, et lui promettait enfin la clef du paradis de ses rêves, celle qui devait ouvrir à deux battants les portes de l'hôtel du Grandlieu.

Donc nous n'étonnerons point nos lecteurs en leur affirmant qu'à l'heure où le baron de Croix-Dieu quittait André de San-Rémo, la passion de ce dernier, surexcitée par l'espérance renaissante, arrivait jusqu'au délire, et de la meilleure foi du monde le jeune homme se disait ceci :

— J'allais volontairement mourir, parce que tout me séparait d'ELLE... Un miracle se fait et va nous rapprocher !... L'amour veut que je vive, parce qu'un jour ELLE doit m'aimer !... Or, aucune puissance en ce monde ne prévaut contre l'amour ! Germaine ne sait pas aujourd'hui que j'existe, et fatalement elle m'appartiendra !... Le Maître qui préside aux destinées des hommes nous a faits l'un pour l'autre !... Une étincelle du feu de mon âme jaillira jusqu'à la sienne !... Mon premier regard m'a donné à elle... Son premier regard la donnera à moi !... Les obstacles amoncelés entre nous tomberont l'un après l'autre, renversés par le hasard ou brisés par ma volonté !... Germaine est mon bien !... Germaine est ma chose ! qui la prend, me la vole !... La reconquérir est mon droit, c'est plus que mon droit, c'est mon devoir !... Je n'y faillirai pas !...

Tandis qu'André, dans sa fièvre de passion, se disait ces folies, le baron, que son coupé conduisait rapidement vers les hauteurs de la rue de Rome, souriait avec une indéfinissable expression de contentement.

— Ça marche bien, murmurait-il en se frottant les mains, Georges Tréjan et Fanny Lambert, Blanche Gavard, Octave et Reine, André de San-Rémo et Germaine de Grandlieu, vont se prendre tous, pauvres mouches, dans les solides réseaux que ma main invisible entrecroise autour d'eux !... Décidément je suis très-fort !...

Le coupé s'arrêta en face d'une haute maison neuve d'apparence grandiose.

M. de Croix-Dieu passa, sans rien demander, devant la loge du concierge, s'engagea dans un escalier luxueux, monta jusqu'au troisième étage au-dessus de l'entre-sol, et sonna à une porte à deux battants, dont les panneaux vernis jouaient à s'y méprendre le bois de tuya.

Une femme de chambre presque jolie, très-élégante, à mine effrontée, vint ouvrir.

— Tiens, c'est vous, monsieur le baron, dit elle avec une familiarité qui ne parut en aucune façon scandaliser le visiteur ; vous voulez voir madame ?

— Naturellement.

— C'est qu'elle dort...

— A quatre heures de l'après-midi !...

— Tiens ! quand on fait de la nuit le jour...

— On a donc joué et soupé ici jusqu'au matin ?...

— Il me semble que c'est assez l'habitude de la maison... Je n'en peux plus, moi, d'abord !... Je suis sur les dents... J'ai envie de demander mon compte à madame...

— Tu aurais tort, la place est bonne...

— Ah !... sans ça !...

— Enfin voyons, ma fille, éveille ta maîtresse...

— C'est défendu...